

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



**T. BEAUGRAND** | Abonnements : | Bureaux : | **LADEBAUCHE**  
 Editeur-Propriétaire. | Un an..... \$0.50 | **Le No. UN Cent** | 35 St. Gabriel. | Rédacteur-en-chef.

**LE PREMIER VIVANT DE QUININE**  
 ET LE MEILLEUR REMÈDE CONTRE TOUTES FIEVRES, MALARIES, DÉPRESSIONS, ÉTATS MARAIS, LE GRAND TONIC RENFORCISSANT LE JOUR

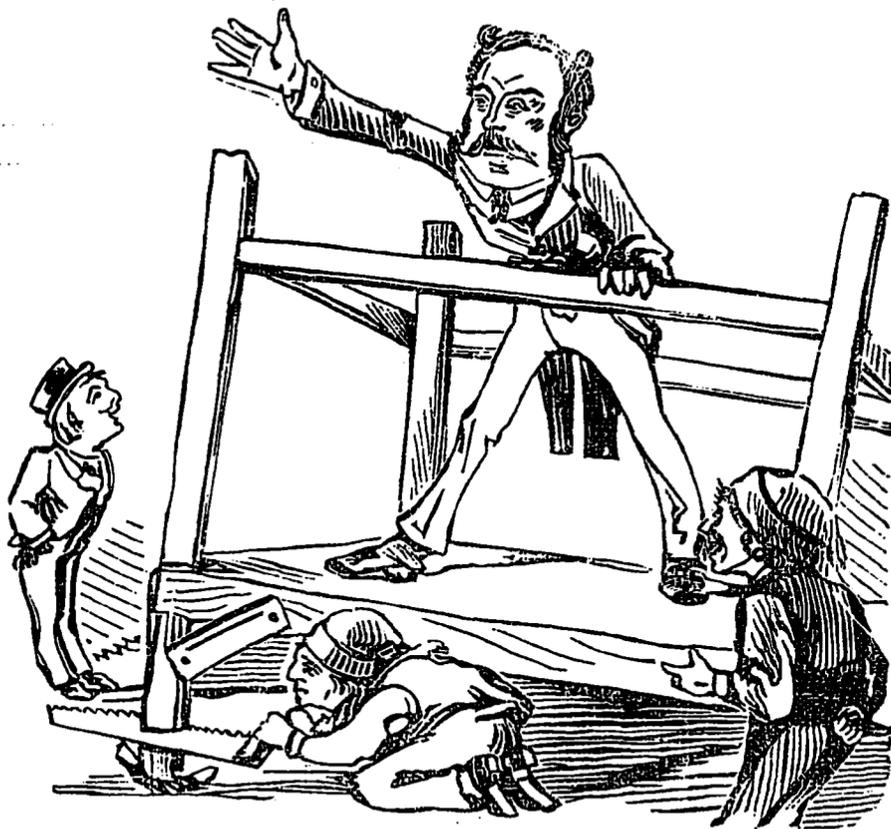
**FEUILLETON de CANARD**  
**LES TRIOS**  
 DES  
**CHEZIZELLES**

(Suite.)

Cela se passait sous la voûte de la porte des Chezizelles, où le jour ne pénétrait pas, même en plein midi. L'homme qui tient la clé de la porte vient se mettre de la partie.  
 — Qu'est-ce qu'il y a ?  
 — Je ne sais dis-je ; on veut me prendre ma basse.  
 Je sentais des mouvements violents qui attirait le temps en temps instrument. L'homme que j'avais rencontré jurait de toutes ses forces.  
 — Vous feriez mieux d'apporter de la clarté, disait-il à un concierge de la ville.

Quand la lanterne nous permit de nous reconnaître, je vis avec terreur que la rue de la onnette était entrée dans le ventre de la basse, qu'elle avait percé la table du fond, et que l'homme cherchait inutilement à dégager sa brouette, prise dans ma basse comme un hamçon dans la gueule d'un poisson.

Il y avait un peu de ma faute dans cet accident, car je courais tellement fort, sur un terrain en pente, que je n'avais pu éviter la rencontre de la brouette dans un lieu obscur ; mais l'ouvrier jurait les cinq cents diables, comme si elle sse avait pu apporter quelque dommage à la roue de son épaisse brouette. Je pr vins cependant à dégager l'instrument, qui avait autant souffert qu'un martyr condamné au supplice de la roue. Après, avoir ramassé les quelques morceaux qui étaient par terre, je fis des ligatures du paquet de cordes qui pendait au-dessous, et je m'en allai tristement par les Chezizelles, ne sachant comment faire pour me tirer



**SUR L'ILE D'ORLEANS**

Le gros George Desjardins ayant scié longtemps ses auditeurs, ceux-ci prennent le parti de scier à leur tour les pieds du husting et donnent à l'orateur un billet de parterre, ou il va finir sa péroraison.

de mon malheur. J'étais honteux de la figure que j'allais faire en entrant chez M. Loncle, en portant dans mes bras un tel cadavre d'instrument. Je craignais surtout la moquerie de M. Montbazin, qui m'avait complimenté le jour où j'avais si mal joué. Je me le figurais un être méchant, heureux du mal arrivé à son prochain, et j'arrivai à en conclure que la présence de M. Montbazin aux Chezizelles n'était pas étrangère à l'accident. Le mieux était de ne pas retourner chez M. Loncle ; mais que penseraient de ma disparition ? Cela n'était pas honnête, après y avoir dit. D'un autre côté, je me fiais la tête à chercher des raisons pour adoucir mon père quant il faudrait lui dévoiler l'étendue de mon malheur.  
 — Eh bien ! Charles, que faites-vous là ?  
 En reconnaissant la voix de M. Trude, qui me frappait doucement sur l'épaule, je tressaillais.

— Il y a deux heures qu'on vous attend pour commencer.  
 Le maître de musique était allé à ma recherche, craignant qu'il me fût arrivé quelque accident ; M. Loncle l'avait prié de s'en inquiéter. La lune vint à sortir de derrière un nuage.  
 — Tenez di j's à M. Trude en montrant l'estomac crevé de ma basse.  
 — Que vous est-il donc arrivé, demanda-t-il.  
 Je lui racontai tout l'événement dans tous ses détails. Il ne me fit pas de reproches et dit simplement qu'un facteur de Cambrai, qu'il connaissait devait arriver dans la ville sous peu ; comme j'étais sans soins, il serait facile de trouver une nouvelle basse de peu de valeur.  
 — A présent, dit-il, vous allez laisser votre instrument à la cuisine, et nous pouvons nous passer de vous aujourd'hui : nous avons des duos de piano et de violon.

J'entrai dans le salon de M. Loncle, la mine assez piteuse pour que M. Trude fût obligé de raconter mon malheur. M. Montbazin en fit quelques éclats pendant toute la soirée. Quand elle ne riait pas, elle parlait de la brouette avec enthousiasme et paraissait désespérée de ne pas avoir été présente au drame. Rien ne me fit de plus mauvaise humeur qu'un malheur dont on se moque ; j'ai pris d'un colère violent contre la vieille fille, et en ce moment je regrettais qu'elle n'habitât pas la ville pour lui faire ressentir ma vengeance.  
 Quand le duo fut près de commencer, M. Montbazin tira de sa poche sa fameuse lunette ; c'était autant que je m'en souviens, un duo de Weber. M. Loncle joua la première partie en femme qui comprend vivement les beautés de cette musique si pleine d'émotions ; pendant ce temps, M. Montbazin divisait les différentes parties de sa lunette pour chasser

les grains de poussière qui pénétraient sous les verres. La toilette de la lunette était terminée quand commença l'andante qui a pour titre les *Soupirs du berger*. Weber a su donner à ce titre usé la passion et l'amour : ceux qui ont entendu les *Soupirs du berger* ne peuvent plus sourire de ce titre ; mais ce jour-là, M. Loncle semblait agitée désolée, et par les nerfs. Son jeu était plutôt que tendre ; elle tomba dans les excès de pianistes dont le métier est de vouloir montrer la force de leurs doigts, et de ne chercher le succès qu'en cassant des cordes. M. Trude la regardait d'un air encore plus mélancolique que de coutume ; enfin, ce qui me confirma dans l'idée qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire chez M. Loncle, c'est qu'elle ne put tourner les pages qu'en s'arrêtant, elle dont la main, d'ordinaire si alerte, n'aurait pas souffert qu'un officieux se tint auprès d'elle pour lui rendre ce service. Son petit pied piétinait sur la pédale et battait la mesure avec rage.  
 C'est charmant, s'écria M. Montbazin, charmant, en vérité. Je vous en fais mon compliment, madame.  
 M. Loncle lui-même parut comprendre la gêne de sa femme et se plaignit d'un peu de fatigue. Au bout de la musique ce fut, au grand contentement de M. Trude, qui jurait de ne plus faire ni trios ni duos en présence de la famille Montbazin.  
 M. Loncle se montra tout à fait gracieux pour mon maître de musique : il invita à venir plus souvent faire de la musique chez lui, au grand contentement de M. Trude, qui jurait de ne plus faire ni trios ni duos en présence de la famille Montbazin.  
 M. Loncle se montra tout à fait gracieux pour mon maître de musique : il invita à venir plus souvent faire de la musique. Il commençait, disait-il, à comprendre les jouissances secrètes de l'harmonie. M. Trude qui avait renoncé à ses projets de départ, accepta, et les trios recommencèrent comme le passé. Une douce intimité avait fait place à la réserve des premiers jours ; après avoir fait de la musique pendant un an, nous nous connaissions plus que si nous avions vécu ensemble depuis dix ans. Mozart et Haydn n'eussent pas trop gémi de leur interprétation à la maison des Chezizelles. Sans les apparitions heureusement assez rares de M. Montbazin, le bonheur eût été complet.  
 A l'une de ces soirées, M. Loncle annonça qu'il allait nous quitter pour un voyage de deux mois. Cela me serra presque le cœur, tant j'étais habitué à regarder nos soirées musicales comme éternelles. Le même effet se produisit aussi chez M. Trude, car le sang s'empourpra sur sa figure, signe chez lui d'une violente émotion. Ni l'un ni l'autre nous ne répondions à la nouvelle du départ de M. Loncle.  
 — Cela, dit-il, ne vous empêchera pas de faire de la musique. Ma femme

me reste, et vous me ferez plaisir, messieurs, de venir comme d'habitude.

M. Trude s'inclina.  
—Votre voyage n'est pas encore tout à fait décidé, dit M<sup>me</sup> Loncle.

—Bah ! dit le mari, je veux que l'on fasse ma malle dès demain.

M. Loncle raconta alors l'objet de son départ : il allait vendre des biens qui lui revenaient d'un héritage ; sa présence était absolument nécessaire sur les lieux.

—Ma femme voudrait venir avec moi, ajouta-t-il ; mais quel agrément aurait-elle d'entendre toute la journée des gens de lois ! Je crains un procès de la part de mes cohéritiers. Je vais me trouver dans un pays où je n'aurai que des relations d'intérêt avec des parents qui semblent se liguier contre moi. Ne vaut-il pas mieux qu'elle reste tranquillement ici ? Elle aime la musique, et j'ai compté sur vous, messieurs, pour la désennuyer.

Le maître de musique, dont la langue n'était pas aussi alerte, que l'archet, murmura quelques paroles embarrassées ; ce fut notre dernière rencontre avec M. Loncle. Sa femme s'était opposée fortement à son départ.

—Vous avez, monsieur, lui disait-elle, assez de fortune, sans vous inquiéter de ces procès.

Mais M. Loncle, sans être avare, n'entendait pas de cette oreille.

—A votre âge disait sa femme, un voyage si long est fatigant.

—Cela me distraira. Et puis, il ne sera pas dit que je crains mes parents, qui, parce qu'ils demeurent dans le pays, veulent se liguier contre l'absent. Il faut faire reconnaître mes droits.

—Est-il bien convenable, disait M<sup>me</sup> Loncle, de me laisser seule dans la ville ?

—Tu auras la société de ces mes-

sieurs.  
—C'est justement là ce qui est à craindre : la ville est si méchante dans ses propos ! On trouvera extraordinaire que M. Trude vienne si souvent.

—Je me soucie bien des propos de laville ; d'ailleurs M. Trude n'est pas un homme : c'est un musicien.

—Vous en étiez jaloux dans le temps.

Avant que tu n'aies consenti à écrire ce journal que je vais emporter en voyage lire et relire. Mais je t'en prie, écris moi tous les deux jours tes moindres impressions. Si tu t'ennuies par trop, je reviendrais tout de suite.

Pendant trois semaines, les lettres de M<sup>me</sup> Loncle à son mari furent insignifiantes ; elle racontait les nouvelles de la ville que jo lui rapportais ; elle lui disait l'emploi de ses journées monotones, à part la musique. M. Loncle se plaignait de la froideur et du manque d'intérêt de la correspondance, lorsqu'il reçut la lettre suivante :

« Vous devriez revenir au plus vite, monsieur. Il y a quelque chose qui présume un grand malheur, je ne sais lequel. J'ai eu envie de pleurer dans la journée ; bien souvent je regarde par la fenêtre la riche vallée qui s'étend au bas de la campagne ; cette vue pourrait me donner des idées riantes, et cependant je suis triste à mourir. Quelquefois je reste ainsi assise sur ma chaise deux heures, sans penser à quoi que ce soit. Il me semble que mon âme est partie et elle rentre immédiatement. Depuis que vous êtes parti, M. Trude est plus réservé, et vous savez s'il se tenait, vous présent. Ce jeune homme doit avoir un fond de chagrin que rien ne saurait adoucir : il n'ose même pas me regarder. Aussitôt que je lève les yeux sur lui, il les baisse, comme s'il enfermait un secret derrière ses paupières. Ah ! monsieur, que la vie est amère ! Vous me dites que votre procès traîne en longueur : laissez là votre procès et revenez. Avant-hier, M. Trude est entré plus mélancolique que de coutume. J'ai peur qu'il ne manque d'argent, sa position est peut-être embarrassée ; que sais-je ? Il m'a souhaité le bonjour, a demandé de vos nouvelles et n'a plus rien dit. Je cherchais comment je pourrais tirer adroitement son secret, et j'ai demandé à M. Charles quelle opinion on avait de M. Trude dans la ville. Sa réputation est excellente ; on ne lui connaît ni dettes ni maîtresse ; mais il passe



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous mois.

Annances : Première insertion, 10 centins par ligne : chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,  
Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 9 Octobre 1886

CORRESPONDANCE du "CANARD"

1. Specimen d'une lettre d'amoureux transi. La destinataire, mécontente de ce poulet, (cependant bien inflammable,) nous prie de reproduire, sans citer les noms du signataire, ni celui du lieu qu'il habite. Aussi, là... chut !

Amie vous que j'aime,

Amie chérie de mon cœur,  
Vers vous s'enfuit mon bonheur.  
Suis-je privé de votre présence,  
Mais j'ai recours sur l'expérience.

Mademoiselle,

Permettez moi en ce jour de bonheur, de vous écrire sur ce froid papier mes pensées Amicals envoit une amie qui Pu me faire bondire le cœur Lorsque pour la première fois Un regard d'amour me frappa.

Je me trouvais heureux Lorsque l'autre jour j'étais assis Près de vous, car des pensées couvraient mon esprit et cependant ma Langue ne pouvait plus parler Mes sangs se glaçèrent dans mes veines et je restais immobile. Mais aujourd'hui poussé par une amour sincère et guidé par de douces espérances Permettez moi d'Étancher mon amour en vous, car j'espère Mademoiselle que vous ne maudirez pas le jour où je vous vis pour la première fois il est vrai que ce jour-là je suis parti sans vous souhaiter le bon jour. Mais j'ai pensé qu'il en était ainsi pour moi, car si je vous avais dit adieu une larme aurait mouillé mon œil et aurait pu distraire plusieurs.

Ainsi Mademoiselle j'espère que vous m'excuserez et que vous laissez pas un ami dans peine.

En attendant une réponse que j'espère qu'elle vous sera favorable laissez moi vous souscrire le nom de votre ami le plus sincère.

M. P.

Un baiser d'amour s'envole vers vous  
Mourir dans vos bras et appuyer sur votre cœur,  
Chère amie accordez moi ce bonheur.

2. On nous écrit pour nous faire savoir que les nombreux employés mâles d'une librairie de cette ville, n'ont pas eu la galanterie de payer le dîner des 5 personnes du beau sexe, attachées au même établissement, à l'occasion d'une fête intime au bazar.

Et puis, correspondant aimé, que voulez-vous y faire ? Peut-être eussions-nous été plus galants, mais nous ne sommes pas en cause et nous ne connaissons pas les sentiments intimes et réciproques qui agitent les divers personnages de l'établissement.

Nous recevons la lettre suivante et les vers qu'elle renferme. Impartiaux comme toujours, nous reproduisons in extenso.

Montréal,

Ste-Cunégonde, 9 Oct. 1886,

M. le Rédacteur du Canard

Voici une poésie inédite d'une poète inconnu. Un second Têtu quoi ! qui gémit de voir ses confrères se moquer de lui. Pourtant ses pièces de vers portent toutes la marque du sceau du génie. (du sceau d'Eugénie) Comme il me connaît très bien, il m'a prié, moi Isidore Coropiès, de demander au Rédacteur du Canard de faire insérer son impromptu comme il appelle sa machine à abrutir.

IMPROMPTU

Je demeure rue Fulford,  
Je me nomme Jean Duford,  
Si la politique est voté fort  
Venez m'trouver tout d'abord.

Tout en étant pendard,  
Je reçois l' "Étandard."  
Je ne veux pas être castor,  
Et je crois n'avoir point tort.

En discussion je pique fort,  
Et n'étant jamais en retard,  
D'un seul coup de ma part,  
Vlan j'vous étends mort.

Pour moi Beaubien c'est d'lor.  
Pendant que Champagne dort,  
Il sonne du tambour et du cor,  
Et il gagne les voteurs du nord.

Tout en allant à tribord,  
Et en virant babord,  
Oh, Jupiter ! j'aperçois Isidore,  
A qui j'donne mon rapport.

Et je vois d'avance, Oh, transport,  
Mon écrit dans le Canard,  
Dont il est un décor  
Et tous s'étalant sans fard.

(Signé) NÉPOMUCÈNE DUPITARANFLARD,

Poète par occasion et fabricant de casques à mèche pour les cornards.

Amen

Et voilà ?

Vous me demandez ce que cela veut dire ?  
Eh bien, mon Dieu :

Cela révèle que chez les pendard bornés,  
Présomptueux n'attend pas le nombre des années.

LE HARAS NATIONAL

On nous écrit de Québec : L'événement qui fait le plus de sensation ici, en ce moment, est l'arrivée en cette ville des deux magnifiques étalons normands, importés aux frais du gouvernement provincial. On se rappelle que \$6,000 avaient été votés dans ce but à la dernière session. Les naïfs croyaient que l'on ferait merveille avec cette somme et que notre haras national n'aurait rien à envier aux haras d'aucun autre gouvernement. Cependant M. Poulin, ex M. P. P. de Rouville qui a été chargé de cette importation nouvelle est en train de devenir aussi célèbre que le boss Danscreau avec ses livres.

Voici le compte qu'il a présenté au trésor :

|  |                |
|--|----------------|
| Deux étalons, (montant payé à MM. Mecklent Frères) | \$3,000        |
| Dépenses du voyage.....                            | 500            |
| Extras.....  | 250            |
| Montant reconnu authentiques.....                  | 2,250          |
| <b>Total</b>                                       | <b>\$6,000</b> |

Tous les ministres avaient été appelés à la hâte par dépêche spéciale pour assister à l'arrivée des étalons.

Les honorables Ross, Taillon, Blanchet, Flynn, Robertson et Lynch, attendaient sur le quai depuis près de six heures quant enfin le précieux transport mit le pied sur le plancher des vaches.

Les ministres en chœur : Comment va, mon cher Poulin ?

M. Poulin.— Bien, merci et vous. Échangeant d'expressions, comment trouvez-vous mes chevaux ?

Blanchet.— Mais, je ne vois que deux poulins, et où sont les autres ?

Taillon.— J'en vois trois, moi ?

Poulin, (confus).— Comment ! des poulins ? Vous ne connaissez donc pas la différence entre un poulain et un cheval ? Ce sont deux étalons magnifiques et les ai payés le plein prix.

Ross.— Oui, mais, malheureux, songez donc que nous sommes six et que vous n'en avez que deux.

Poulin.— Mais moi, je croyais que c'était pour la province de Québec, que ça serait plus que suffisant, je calculais même que vous m'en laisseriez un pour moi, et garderiez ce petit là pour la province.

Blanchet.— Impossible, mon cher, après les rois, les princes vous savez que les ministres ont plus besoin de se faire croire que les simples députés, — j'emmené celui-ci dans la Beauce.

Robertson.— C'est bien, et moi j'amène l'autre à l'exposition de Sherbrooke. Ça va avoir un succès fou.

Taillon.— Pardon, mon cher collègue, je crois que vous pouvez mieux vous passer de cette bête que moi ; personne ne vous fait d'opposition chez vous, tandis que moi il me faut de toute nécessité un cheval de bataille.

Poulin.— Et moi, si je n'ai pas de cheval, je suis sûr de me faire battre.

Robertson.— Si vous ne pouvez gagner le comté avec un Poulin il est inutile d'y risquer un étalon qui aurait un succès sur ailleurs.

Lynch.— Et moi donc ! il m'en faut un, ça serait du nouveau dans Brome où tous les anciens moyens sont warn out (Warne out).

Flynn.— Il a raison, c'est une question de vie ou de mort, les électeurs de Brome ne s'exposeront plus à se faire lyncher et vont donner un warning (warne in) le 14 octobre.

Poulin.— Toute votre discussion est peine perdue. Les étalons sont à moi tant que je ne vous les ai pas livrés et je ne vous les rendrai qu'après le 14. Je les amène à Rouville.

Taillon.— Mais êtes vous fou, et si Mersier arrive aux pouvoirs !

Poulin.— Alors je garde les étalons chez-moi.

Flynn.— Taillon la crinière et la queue et nous en ferons des balais.

Lynch.— Balais Broom ! pas de bêtises ! j'en ai un et Dieu merci, j'ai assez de trouble à le garder à la ligne. Pendant que les autres ministres entourent Lynch pour avoir une explication, Poulin a pris la poudre d'escampette. Tableau. Les ministres harrassés ne parlent de rien moins que de se pendre.

pour un homme sombre. Cela, je le savais. Cependant, j'ai réussi à le faire causer : sa tristesse vient de la mort de sa mère ; il ne manque pas un jour d'aller au cimetière, et je m'explique maintenant qu'il arrive souvent les yeux un peu rougis. Il devrait peut-être prendre quelque distraction et ne pas se laisser aller à la douleur, car il pourrait tomber malade. Je lui ai dit là-dessus tout ce que j'ai pu trouver de plus affectueux. Il a paru surpris et m'a demandé comment je pouvais avoir quelque amitié pour lui, qu'il m'en remerciait, mais qu'il ne se trouvait pas digne des consolations que je lui offrais. C'est un homme singulier, que la société a fait beaucoup souffrir ; il me l'a dit du moins, et je l'ai trouvé moins sauvage quand il s'animait en me racontant ses souffrances quotidiennes, lorsqu'il étudiait au Conservatoire. J'aurais voulu, monsieur, que vous l'entendissiez ; il raconte beaucoup mieux qu'on ne saurait le supposer, et son sourire paraît d'autant plus doux qu'il illumine rament sa physionomie froide. La timidité l'a empêché de faire son chemin ; il a douté plus de lui que de son talent on se trouvant entouré de musiciens qui remplacent le sentiment par l'orgueil, et qui en imposent au monde par des manières superbes. Décidez-vous à revenir bientôt, monsieur ; demain je reprendrai cette lettre.....

(A continuer.)

COUACS

Surprise de gastronome.  
A la conclusion de la paix avec la Chine, un Français dîne chez un mandarin.

Entre autres plats, notre compatriote croit reconnaître du chevreau, traité d'une façon supérieure, et, sachant fort mal le chinois, il dit en souriant :

—N'est-ce pas, méo ! méo ?  
Le célestial secoue la tête, souriant aussi :

—Non. Ouap, ouap !

Conversation politique.

—Qu'est-ce qu'un instrument diplomatique ?

—C'est un instrument dont jouent les grandes puissances dans le concert européen.

—Et que jouent-elles avec cet instrument ?

—Elles jouent... les petites puissances.

Bons chasseurs !...

Chambardas vient de lâcher en pure perte les deux coups de son Le-faucheux sur une compagnie de perdreaux.

—Croyez-moi, dit-il à son compagnon de chasse, rien n'est difficile comme de tuer les perdreaux, quand ils sont si nombreux...

—Allons donc !

—Mais si... parce qu'en se plaçant les uns devant les autres, ils se garantissent mutuellement !...

Trois heures du matin. Un monsieur fait un vacarme affreux devant une pharmacie. Enfin, une croisée s'ouvre à l'entresol :

—Qu'est-ce que vous voulez ? demande le pharmacien.

—Je voudrais un peu de pomme-de-de concombre !

Fureur du pharmacien.

—Vous êtes grossier ! reprend le monsieur avec dignité. C'est bien, je vais réveiller un autre pharmacien !

Un bohème en était, hier, à son dixième bock, offert par l'un et par l'autre.

—C'est vrai, disait-il, que la bière donne soif ; je ne peux pas arriver à me désaltérer de mon premier bock

Les conséquences du divorce :

Deux dames causaient hier, dans Broadway. La première disait à la seconde :

—Oui, ma chère amie, je suis horriblement fatiguée.

—D'où venez-vous donc ?

—De l'entremetement de la seconde femme de mon mari !

—Le Figaro rappelle un souvenir plus ou moins authentique de la carrière diplomatique du prince de Bismark :

Arrivé au poste de ministre de Prusse près la confédération à Brantfort, il s'installa dans sa maison qui n'avait pas de sonnette correspondant avec l'étage inférieur, où logeait son domestique.

—Il faut établir une sonnerie, dit le prince au propriétaire.

—Cela n'entre pas dans les conditions du bail. Vous pouvez l'établir à vos frais.

—Bien, je m'arrangerai, répliqua le locataire.

Le lendemain, le propriétaire, qui logeait dans la même maison, entend un coup de pistolet parti de l'appartement du prince de Bismark. Il accourt et trouve son locataire en train de recharger son arme.

—Ne vous dérangez pas, dit celui-ci : c'est pour appeler mon domestique. A défaut de sonnerie j'emploierai désormais ce moyen par le faire venir.

Et le propriétaire fut ainsi forcé d'établir la sonnerie réclamée.

—Le citoyen Cramoisi, député socialiste, a toute l'effronterie du politicien élu.

Comme il assistait, l'autre soir, à une longue dissertation sur le cas de gens ne mangeant guère plus que le jeuneur de Milan.

—J'en pourrais citer des centaines, ajoutait-il.

—Où cela ! lui demanda-t-on.

—Parmi les électeurs auxquels j'ai promis l'abondance et la prospérité.

—Une jeune veuve pleure son infidèle époux, décédé depuis quelques semaines :

—Ah !... je suis bien malheureuse, gémit-elle dans le sein d'une amie... Cependant, il me reste une consolation : Je sais maintenant où il passe ses nuits.

—Retour de la chasse.

—Et ce gibier où est-il ?

—Je n'ai pas pu tirer un seul coup de fusil.

—Pourquoi donc ?

—Mon chien avait trop chaud.

—Et alors ?

—Il s'est obstiné à marcher dans mon ombre.

—Entre amies de pension :

—Ah ! ma chère Jeanne, combien j'ai de plaisir à te revoir ! Est-tu heureuse en ménage ?

—Tout à fait heureuse.

—Avez-vous des enfants ?

—Oh ! non ! Nous sommes si étroitement logés.

—Scène conjugale :

—Monsieur, la vie commune est insupportable et je vais demander le divorce. Vous préférez vos bêtes à votre épouse. Ne venez-vous pas, après m'avoir refusé un chapeau, de faire empailler luxueusement votre chien Pyrane ?

—Mais, ma bonne amie !

—Il n'y a pas de mais. Osez donc dire que vous en feriez autant pour moi !

—Sur la plage :

—Au sortir de l'eau, ma chère, tu as eu un fier succès de lognettes.

—Ben oui, je sais, ils aiment les baigneuses à belles formes, pour l'œil.

—Ça les conduit à les aimer ensuite pour de bon.

—Je t'en souhaite ! Le soir, quand nous sommes toutes habillées, ils ne se payent que des margichonnes.

—Des limandes et des soles, alors ?

—Précisément. Ils ne sont pas du gratin pour rien !

—Elle n'a pas porté, votre dernière conférence, disait un confrère à un improvisateur célèbre ; elle n'était pourtant pas plus mauvaise qu'une autre...

—Meilleure même elle était ?

—C'est ce que je voulais dire. Alors, d'où vient... ?

—On ne m'a pas compris. Oh ! le public quel âge !

—Ingrat ! vous qui avez si bien l'oreille du public !...



Un électeur dans Montréal-Est

Au train dont ils y vont, Taillon et Gravel mettront le malheureux dans un triste état, avant d'avoir réussi à obtenir son vote.

CLAIR DE LUNE.

Les gouttelettes d'eau, pareilles à des perles, Mettaient une étincelle au front des nénuphars ; Dans les bois assombrés à peine les merles Raillaient timidement les oiselets bavards.

Le ciel s'obscurcissait, noyant la forêt brune, Et les nuages noirs roulaient impétueux Quand nous vîmes alors dans ces fonds ténébreux Le bon Dieu, sans pudeur, qui nous montrait sa lune.

A L'ŒIL.

Positivement, il devenait assommant, ce capitaine de Boisguignard, avec ses éternelles histoires de bonnes fortunes. Et à l'œil, vous savez, tout le temps à l'œil.

Car c'était sa grande vanité et sa gloire suprême, au capitaine de Boisguignard, de posséder toutes les femmes de L..., sans bourse délier, toutes, depuis la femme du trésorier-général jusqu'aux petites modistes de la rue Nationale, en passant par les dames du théâtre et les demoiselles faciles.

Comme c'était une manie chez lui, aucun de ses collègues n'y faisait plus attention. Parfois, au récit de ses aventures amoureuses, quelqu'un risquait :

—A l'œil, naturellement !

Et Boisguignard répondait sans sourciller :

—Bien entendu.

Le soir du dernier Mardi gras, ces messieurs les officiers avaient joyeusement fêté la carnaval. La gaité battait son plein, et la folie agitait ses grelots si vertigineusement qu'on aurait juré une sonnerie électrique.

—Le jeune vicomte de la Follette, sous-lieutenant frais émoulu de Saint-Cyr, lisait tout haut dans l'Avenir Militaire des circulaires apocryphes du général Boulanger, qu'il inventait avec beaucoup d'imagination et de sang-froid : " Mon cher général, à partir du 1er juin, vous voudriez bien vailler à ce que l'infanterie soit montée. Quant à la cavalerie, dorénavant elle ira à pied. C'est bien son tour. Agréé, etc. Signé : Boulanger. "

Ou bien encore : " Mon cher général, j'ai décidé que le port de vélocipède serait autorisé dans l'armée pour les caporaux et brigadiers, etc., etc. Signé : Boulanger. "

Et c'étaient à toutes les tables des éclats de rire... Un vrai succès pour le sous-lieutenant de la Follette.

Un capitaine l'interpella :

—Mais, à propos de Boulanger, expliquez-nous pourquoi vous ne profitez pas de sa décision relative à la barbe ?

De la Follette rougit un peu, car c'était son grand désespoir. Quoique ses vingt ans fussent bien révolus, jusqu'à présent sa peau rose ne s'était encore estompée d'aucun duvet. Pourtant, il répondit sans se troubler.

—J'en ai profité plus que vous croyez, car je ne me suis jamais rasé.

Pendant ce temps, Boisguignard causait de ses conquêtes. Il s'agissait, cette fois-ci, d'une chanteuse de café-concert, nouvellement débarquée à L... Quelqu'un demanda timidement :

—A l'œil bien entendu ?

—Et Boisguignard répondit comme d'usage :

—Naturellement.

Cela avec un aplomb si comique, que tout le monde

ne put s'empêcher de sourire. Boisguignard, furieux, s'en prit au jeune de la Follette.

—Eh bien, oui, à l'œil ! Qu'est-ce que vous avez à rire ?

—Je ne ris pas, mon capitaine... Je souris avec un respect nuancé de doute.

Boisguignard éclata :

—Mais parfaitement, à l'œil ! Et je donne vingt-cinq louis à celui qui me verra s'ache un sou à une femme !

Le sous-lieutenant tint le parti, et comme c'était un garçon fertile en ressources, messieurs les officiers, se promirent de s'amuser beaucoup à ce petit jeu.

Vingt jours après cette soirée mémorable, arriva la Mi-Carême. Il y avait le soir, à l'Alcazar de l'endroit, grand bal paré et costumé. Tout l'élément joyeux de S..., civil ou militaire, s'y rendit, le capitaine de Boisguignard comme les autres.

Au dessert, le jeune de la Follette s'était retiré, en proie, disait-il, à une violente migraine.

Un bal paré et costumé à L..., vous le voyez d'ici.

La plus franche cordialité ne cessa d'y régner, mais malgré tout, c'était un peu rural.

Vers minuit, comme Boisguignard et quelques-uns de ses collègues se disposaient à sortir, un domino entra, qui fit sensation. Ce devait être autant qu'on pouvait en juger à travers le costume et le masque, une jeune femme d'une rare distinction.

Elle rencontra Boisguignard dans le bal et lui planta droit dans les yeux son regard doux et bleu.

L'ardent capitaine frémit sous la secousse, et s'approcha de la dame, lui murmurant d'habiles galanteries.

Tout d'abord, elle ne répondit pas. Mais bientôt, s'hardissant, elle prononça quelques paroles d'une voix basse, sourde et entrecoupée par l'émotion.

Finalement, après mille manières, elle consentit à accompagner Boisguignard dans un cabinet particulier.

Dire la fierté du capitaine serait impossible. Il aurait voulu défilé, avec sa compagne au bras, devant tout le régiment, colonel en tête.

Le fait est qu'elle avait un chic !...

Quand ils furent enfermés dans le cabinet, et qu'il l'eut conjuré de se démasquer enfin, elle sembla prendre un grand parti :

—Ecoutez, monsieur, dit-elle en me livrant à vous je fais une folie, je voudrais que cette folie ne fût pas sans profit pour moi. Ce sera vingt-cinq louis.

—Mais comment donc !

Et de la façon la plus naturelle du monde, en homme qui a souvent pratiqué cette opération, Boisguignard sortit de son portefeuille cinq jolis billets de cent francs.

Le domino compta la somme, l'inséra soigneusement dans un élégant petit carnet en naore, et enlevant brusquement son masque, IL s'écria :

—Vingt-cinq louis... Ça fait le compte, mon capitaine !

La belle mystérieuse n'était autre que cet affreux petit sous-lieutenant de la Follette.

Inutile d'ajouter que la somme fut immédiatement bue et mangée, en joyeuse compagnie.

Mais depuis ce moment-là, chaque fois qu'au mess ou au café la conversation tombe sur les femmes, le capitaine de Boisguignard cause d'autre chose.

Au jardin d'Acclimatation. Bébé à sa maman :

—Dis, mémé, pourquoi que l'éléphant mange avec sa queue ?

En police correctionnel :

—Accusé Malifon, c'est la troisième fois, cette année, que vous paraissez devant le tribunal. Qu'est-ce qui vous amène encore ici ?

—Mou président, c'est les gendarmes !

Un aphorisme de Schopenhauer, le pessimiste allemand, si à la mode aujourd'hui :

"On peut comparer la vie à une étoffe brodée dont chacun ne verrait dans la première moitié de son existence que l'endroit, et dans la seconde que l'envers ; ce dernier côté est moins beau, mais plus instructif, car il permet de reconnaître l'enchaînement des fils."

Un Parisien chassait l'autre jour près de Pontoise, en compagnie du garde champêtre ; il rate huit perdreaux de suite.

En tirant le neuvième, il s'écrie :

—Ah ! celui-là en tient... j'ai vu voler la plume.

—Oui, monsieur, fait le garde... Elle volait si bien qu'elle a emporté la viande.

Petite maman, interroge le jeune Tomy, d'où vient donc la pluie ?

—Des nuages.

—Il y a donc de l'eau dans les nuages ?

—Mais certainement.

—Eh bien ! le bon Dieu doit être joliment mouillé, alors, s'il n'a pas de parapluie !

M. Prudhomme console une pauvre femme dont le fils est aux grandes manœuvres.

—Voyons, madame, prenez du courage... S'il meurt d'un coup de soleil, ce sera à l'ombre du drapeau français.

Grandes manœuvres.

Un général passe auprès d'une batterie qui semble en pleine activité et que commande un lieutenant de réserve.

Le général s'arrête étonné, et, après avoir consciencieusement examiné les positions :

—Ah ça ! lieutenant, dit-il brusquement, sur quoi diable tirez-vous ?

—Mais, mon général, sur l'ordre du colonel.

Les races modernes.

On est à la mairie. L'assistance est grave, les hommes surtout sont impressionnés par le mariage civil.

M. le maire prononce la formule, et s'adressant à la jeune personne :

—Vous promettez à votre époux fidélité...

Elle, baissant ses paupières virginales :

—Comme un caniche !

Champoireau a fait, l'an dernier, un petit héritage.

Aujourd'hui il ne lui reste plus un sou.

—Mon oncle, répondait-il à un ami qui lui faisait des reproches, ne m'a pas laissé de terres ou de maison, mais bien de l'argent liquide. Je l'ai bu.

Madame de Brionne rompit avec le cardinal de Rohan, à l'occasion du duc de Choiseul, que le cardinal voulait renvoyer. Il y eut entre eux une scène si violente, que madame de Brionne termina en menaçant le duc de le jeter par la fenêtre.

Je vais descendre, dit-il, par où je suis monté

Voulant un jour, à l'Opéra, se priver des effets de l'harmonie pour mieux juger le jeu des acteurs, Dido rot, se boucha les deux oreilles avec ses doigts.

Son voisin voyant ce manège, lui en demanda la raison.

—Monsieur, lui dit le philosophe, c'est ma manière d'entendre.



TRIBUNAUX

M. PRUDHOMME

devant la justice de son pays.

M. Mercier a soixante cinq ans. C'est un bennête pharmacien, marié et père de famille. Tout le monde l'estime dans son quartier, — le quartier de l'Hôtel-de-Ville, — où il est cité à la fois pour l'excellence des produits pharmaceutiques, qu'il livre à sa clientèle et pour ses vertus domestiques.

M. Mercier (Ursin-Joseph) comparait cependant hier, sous la prévention d'outrages aux agents, devant la 9<sup>e</sup> chambre de police correctionnelle. A côté de lui était assise une dégrasse de cinquante-cinq ans, femme de mœurs légères, inculpée également d'outrages aux agents et en outre de vol.

Par suite de quel hasard étrange M. Mercier a-t-il commis un délit en compagnie d'une créature de mœurs déplorables ? Il va nous le dire.

Je suis, déclare le prévenu, pharmacien. Le 20 août, vers dix heures du soir, je fermais mon officine, et je me rendis chez un de mes collègues du boulevard Sébastopol afin de le prier de me faire envoyer, le lendemain, par son garçon de laboratoire, cinq ou six bouteilles d'eau d'Hunyadi-Janos, article dont je manquais alors. Je causai pendant une demi-heure environ avec mon collègue. Il me parla...

Le président. — Arrivez au fait. Le prévenu, après s'être excusé. — Eh bien, continua-t-il, puis qu'il fut très bref, je le serai. Tout à coup la dame affolée me saisit au bras en me disant : « sauvez-moi, monsieur, les agents des mœurs veulent m'arrêter. Donnez-moi votre bras, ou vous serez hors de danger. » Cette dame était une dame de couleur. J'estime qu'il faut être galant avec le beau sexe. Avec ça, je n'aime pas la police des mœurs. Elle ne m'a jamais rien fait à moi personnellement, mais je ne l'aime tout de même pas.

Le président faisant un geste de désespoir, le prévenu se hâta d'ajouter :

J'y arrivai au fait, monsieur le président. Eh bien, je donne mon bras à cette dame de couleur et je la réconforte avec de bonnes paroles. Aussitôt des agents arrivent et me disent : « Ah, vous protégez les voleuses. » Je reprends aussitôt : « C'est une étrangère qui s'est mise sous ma protection. Je ne veux pas qu'on la calomnie. Je la défendrai jusqu'à la mort.

M. Mercier prononce ces mots avec énergie. Il montre le bras au plafond de la salle d'audience. Il est superbe.

Dans l'auditoire, on rit aux éclats. Le président. — Bref vous avez appelé les agents « mufles et sicaires ».

Le prévenu. — Sicaires, je le reconnais, mais pas mufles ; n'est pas un de mes mots... C'est la dame de couleur qui s'est servie de cette expression.

Le président. — Vous aussi... L'agent le déclare dans son procès-verbal.

Le prévenu. — M. l'agent se trompe si je m'étais servi de deux épithètes, j'aurais plutôt dit : sicaires et prétoires : Mais jamais : mufles. Interrogez Mme Mercier à ce sujet, elle vous dira que "mufle" n'est pas un de mes mots...

Le président. — Asséyez vous. Le prévenu. — Non sans protester de mon respect pour la force armée de mon pays, quand cette force armée est mise au service de la liberté...

Le prévenu se rassied radieux. Il paraît enclenché de se parer de la fin, évidemment préméditée.

La dégrasse, ou plutôt la dame de couleur comme dit M. Mercier, reconnaît tous les faits qui lui sont imputés. Elle discute seulement pour la forme en ce qui touche le chef de vol.

Un porteur aux Halles, nommé Trabou, raconte ainsi le vol dont il a été victime. Il s'exprime en une autre langue que M. Mercier.

J'étais assis sur un banc, dit-il. Cette moricaude vient s'asseoir à côté de moi, se met à me cajoler et au bout d'un instant m'offre de m'emmener chez elle. J'avais beau être un peu ribote, je lui dis : "Merci, ma vieille négresse, tu peux te fouiller." Au lieu de ça, c'est elle

qui se met à me fouiller, elle me tire mon porte-monnaie et file à la six quatre deux, sans tambour ni trompette. Moi, je cours après en criant : "au voleur..." La v'là qui prend le bras d'un individu qui passait. Les sergents de ville, qui m'avaient entendu, arrivent. Je leur montre ma voleuse, il l'empoignent. Alors v'là que le type ne veut pas la laisser arrêter et prend sa défense...

Le président. — Avez-vous entendu le prévenu appeler les agents : mufles...

Le témoin. — Comme je vous vois, mon président.

Au moment où le tribunal délibère, M. Mercier se lève :

J'ai une proposition à faire, déclarer. J'affirme sur l'honneur que je ne savais pas que cette dame de couleur était une créature sans pudeur et même de mœurs dissolues. (Bruyante hilarité)

Le tribunal condamne le prévenu à deux mois de prison et 100 francs d'amende ; M. Mercier, lui, à 16 francs d'amende.

Un étudiant changeard

M. Amaro Arango Bibeiro, qui lors du dernier tirage de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, à la Nouvelle-Orléans le 14 courant, a gagné un dixième du prix capital de \$150,000, est étudiant de dernière année du Collège de Tufts et réside au No. 17 Wellington, à cette ville. Lorsqu'il fut visité par un reporter du *Corrier* la semaine dernière, M. Bibeiro était de fort bonne humeur et déclarait être satisfait de sa bonne fortune, car, même pour un homme à l'étranger, la réception de \$15,000 par l'intermédiaire de l'Adams Express Co., est un événement qui n'a eue pas tous les jours. M. Bibeiro est natif de São Paulo, Brésil ; il a environ vingt-huit ou trente ans, et arriva aux Etats-Unis en 1879. Il y a dix ou onze ans, il hérita ainsi que son père, d'une petite plantation de café au Brésil, mais ils s'en débarrassèrent bientôt et commencèrent leurs affaires actuelles de vente des actions de chemins de fer et de commerce. Son temps dans le pays se passa à l'université Lehigh, Penns., à New-York et au Collège Tufts, où il suit en ce moment un cours de génie civil, et par lequel il sera gradué en Juin.

Il a eu toujours beaucoup de foi dans la possibilité de gagner, comme dans la justice de la loterie de l'Etat de la Louisiane, et étant à Lehigh, il acheta plusieurs fois avec d'autres étudiants des billets de cette loterie. Il a déjà été récompensé en gagnant un prix de \$750. Il y a environ un an et demi, il investit de nouveau deux ou trois dollars par mois dans les billets car, disait-il, il trouvait aussi sage de placer son argent de cette manière à que d'un autre. Il y a quelques mois, il gagna \$5, et finalement, le 14 au dixième du prix capital. M. Bibeiro se considère absolument satisfait de l'expérience et dit que cette affaire est juste ce qu'il lui faut pour faire aller ses affaires. — (Boston (Mass.) *courrier*, Octobre 3.)

GRAPILLAGES

—A la gare, quai du départ.

Un voyageur, arrivé à dix heures douze à la gare, manque naturellement le train de dix heures et onze.

Et il reproche au cocher qui l'a conduit d'avoir mis trop de temps à faire la course.

—En voilà des manières ! s'écria l'automédon... Si ça ne fait pas rigoler... Pour une minute de retard !

Dans les Pyrénées.

Un guide montre à Grifo'ard un pâturage au milieu des forêts ; un pâtra complète le paysage.

—Est-il catholique ? demande Guibollard.

—Je ne sais pas.

—Dame ! ordinairement, tous les pas sont sous protection.

—Vacances parlementaires.

—D's Jove, papa, est-ce que Cicéron, c'était un député ?

—Non, mon petit Tomy... Mais pourquoi cette question ?

—C'est que mon parrain disait ce matin que Cicéron et toi, ça faisait deux !

—Propos de chambrée :

—Sergent, sans vous commander, pourriez-vous me dire ce que c'est que les files Marquises ?

—Certainement, fusilliers... Il est connu que c'est un déportation pour les personnes de la noblesse...

Dialogue de retour :

— Ah ! vous venez d'Allemagne ?  
— Oui ! je suis même passé à Bayreuth.  
— Diable ! le pays de la Wagneritol ?  
— Oh ! en chemin de fer... Et avec du coton dans les oreilles.

— On cause des gens distraits. Quelqu'un cite le Ménalque de La Bruyère. Un Marcellais, après avoir attentivement écouté :

— Tê ! parlez-moi de mon grand-oncle ! En voilà un qui, pour la distraction, lui en rendrait des points à votre Ménalque !

Figurez-vous qu'un soir, il rentre chez lui, son parapluie sous le bras. Qu'est-ce que vous croyez qu'il fait ? Eh bien, il change de place avec cet ustensile !

C'est-à-dire qu'il met son parapluie, tout mouillé, dans son lit et qu'il le couvre soigneusement ! Après quoi, il va lui-même se placer dans un coin, où il passe consciencieusement la nuit, aussi pi'oux, aussi immobile et aussi raide que s'il eût été un parapluie de naissance !

A l'école :

— Dites-moi, Larfaillou, quelles sont les villes de France qui, additionnées, donnent un total de vingt-sept ?

— Je donne ma langue... c'est !

— Eh bien, ce sont les villes suivantes : Troyis, Foix, Celle.

On parle d'un confrère, chez un coiffeur littéraire.

— Lui ! fait le barbier, quinteux, il repréce le miroir de la médiocrité sur le cuir de l'impuissance !

A la chasse.

Boïrot rentre bredouille.

— C'est étonnant. Je vous affirme que j'avais tué un lapin ! Je n'ai pas retrouvé la victime.

— Cela vaut encore mieux, fait observer les coupables !

Plaisirs et divertissements mondains.

En même temps que les revues et les comédies de société, on signale une mode que l'on voudrait faire revivre et qui a de grandes chances de succès : celle des quadrilles chantés, quadrilles accompagnés de refrains d'aujourd'hui ou d'autrefois.

Très gai évidemment, un quadrille spirituel dansé par des gens du monde et du meilleur, sur cet air du Palais-Royal :

Je m'appelle Bastille,  
Bastille, Bastille !

alteinant à la chanson exquise :

Sur le banc  
Sur le bi  
Sur le bi du bout du banc.

On pourrait aussi reprendre l'air de Malbrough avec une variante destinée à embrouiller les Anglais :

Malbrough s'en... Battenberg  
Battenberg, touton, mirontaine !

Puis qu'il n'était espéré. — John A. Stewart, de la maison Ledbetter et Stewart, entrepreneur si bien connu, au No. 5 avenue Lafayette, fut un des trois fortunés porteurs d'un cinquième du tirage de juillet de la Loterie de l'Etat de la Louisiane. Un représentant de la Tribune, trouva M. Stewart à son élégante résidence 756 G<sup>o</sup> ave. et apprit la chose de sa propre bouche. Il dit : Quelque temps avant le tirage de juillet de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, mes amis W. J. Sullivan, Williams Heribus de cette ville et moi-même nous plaçâmes chacun \$5 dans l'achat de quinze cinquièmes de différents billets. C'était mon premier essai. Nous n'espérions rien, mais nous reçûmes avis que le billet No. 19,406, dans lequel nous avions un cinquième d'intérêt avait gagné \$10,000 et un chèque de \$2,000 qui nous parvint fut partagé également entre nous. — *Détroit (Mich.) Tribune*, 23 juillet.

Un monsieur voyageait en Belgique dernièrement.

Il était au restaurant. On lui apporte une bouteille de vin exécrable.

— Garçon, ce vin sent horriblement le bouchon.

— Dame, monsieur... à Liège !

Pensée d'un philosophe :

— La langue française assure qu'une rencontre est une réparation. Je ne pense pas qu'elle applique aux rencontres de chemin de fer.

Un bohème, racontant un camarade qu'il évitait depuis qu'il avait pratiqué sur lui un certain emprunt, va cette fois droit à son homme.

— Mon cher, dit-il, voilà bien le zémps, n'est-ce pas ? que je vous dois ces malheureux deux louis. C'est ridicule, et j'entend que cela cesse.

— Mon Dieu, fait le créancier, dont le visage s'éclaircit déjà, je ne demande pas mieux, car je trouvais aussi...

— Eh bien, alors, prête-moi vingt francs.

— Comment !

— Sans doute, je ne vois plus que ce moyen-là de ne plus devoir deux louis.

Le colonel Ramollet apprend, au rapport, que le fusilier Midou a été puni de quinze jours de prison pour absence illégale :

— Midou ?... Un bon sujet, pour tant... Allez-mo le chercher, que je lui lave la tête.

On amène le jeune soldat. Celui-ci explique son cas :

— Mon colonel, ma mère était à l'article de la mort. J'ai demandé une permission pour aller recueillir son dernier soupir. Ou me l'a refusée.

Alors, je suis parti quand même... — Eh, comme ça, tu l'as recueilli, le dernier de cette brave femme ?

— Mon colonel, elle n'est par morte... Figurez-vous qu'elle a été si honteuse de m'embrasser, qu'une crise favorable s'est déclarée... Nous avons eu le bonheur de la sauver.

— Elle n'est pas morte ? Scrogneugneugne ! vous m'augmenterez le lapin-là de huit jours !... Car, enfin, puisque tu n'as rien recueilli du tout, tu vois bien, fichu imbécile, que ton capitaine avait eu raison de refuser la permission.

— Un jeune boudiné racontait que lui et ses amis avaient découvert à Paris un har où il était de mode de ne ne boire que des boissons anglaises et de ne parler qu'anglais.

— Pardou, objecta quelqu'un, mais ceux qui ne savent pas l'anglais ?

— Ceux-là, répondit-il se taisent, car ne pas parler, c'est presque parler anglais !

On cause de femmes devant M. Prudhomme.

— Moi, fait-il, j'adore les négresses.

— Allons donc ?

— Oui, le noir leur va si bien !

UNE OFFRE LIBERALE

La "Voltaic Belt Co." de Marshall Mich. offre d'envoyer ses célèbres ceintures voltaïques et ses applications électriques, pour un essai de 30 jours, à tout homme affligé de débilité nerveuse, perte de vitalité ou de virilité, etc. Des circulaires illustrées donnant tous les détails sont envoyées sous enveloppes cachetées, port payé. Ecrivez-leur de suite.

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin, ne pratiquant plus, a reçu d'un missionnaire des Indes-Orientales la formule d'un remède végétal très simple pour la guérison rapide et permanente de la Consommption, de la Bronchite du Catarrh, de l'Asthme, et de toutes les affections de la gorge ou des poumons. Aussi guérison positive et radicale de la débilité nerveuse et de toute autre maladie nerveuse. Le docteur après en avoir expérimenté l'efficacité dans des milliers de cas a senti qu'il était de son devoir de la faire connaître aux malades. Poussé par ce motif et le désir de soulager les souffrances humaines, j'enverrai gratis, à tous ceux qui le désirent, la formule, en Allemand, Français ou Anglais, avec toutes les renseignements pour le faire et l'employer. Envoyer par la poste ; un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal. W. A. Noves, 149, Power's Block, Rochester, N. Y.

CONSOMPTION — J'ai un remède positif pour la maladie indiquée ci-dessus ; par son usage, des milliers de personnes affligées de cette maladie ont été guéries. Vraiment, ma foi est si grande dans son efficacité, que j'enverrai deux bouteilles gratuitement avec un traité de valeur sur la maladie, à toute personne souffrant de cette maladie. Donnez l'adresse du bureau de poste et pour l'express. Dr T. A. SLOCUM, succursale : 32 rue Yonge, Toronto.

JE GUERIS LES CONVULSIONS : Lors que je dis que je guéris, je n'entends pas dire simplement que je les fais disparaître pour un temps et qu'il y a réparation après. J'ai fait de ces maladies, attaques épileptiques ou hystériques, une étude de tout ma vie. Je garantis que mon remède guérit les plus mauvais cas. Parfois d'autres n'ont pu réussir, ce n'est par une raison pour que vous ne soyez pas guéri maintenant. Demandez de suite un traité et une bouteille gratuite de mon remède infallible. Donnez l'adresse pour l'express et le bureau de poste. L'essai ne vous coûte rien et je vais vous guérir. Adresser au Dr F. H. G. Root, Succursale, 37, rue Yonge, Toronto.

PRIX CAPITAL. \$75,000  
Billets \$5 seulement, parties en proportion.



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et trimestriels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que le tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-similé de nos signatures attachés dans ses annonces.

Commissionaires.  
Nous, les sous-signés, Banquiers et Banquiers, puissions tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caissiers.

J. H. GLEESBY,  
Pres. Louisiana National Bank  
J. W. KILBRETH,  
Pres. State National Bank  
A. BALDWIN,  
Pres. New-Orleans National Bank

Incorporée en 1888 pour 25 ans par la Législation pour des fins d'éducation et de charité, avec un Capital de \$1,000,000, auquel a été ajouté depuis un fonds de réserve de plus de \$500,000. Par un vote populaire écrasant, ses privilèges doivent partie de la présente Constitution de l'Etat, adoptée le 2 décembre A. D., 1879. La seule loterie votée et endoré par le peuple d'aucun état. Ne fait jamais de l'éducation et se réclame jamais.

Les grands tirages simples ont lieu mensuellement, et les tirages ordinaires ont lieu régulièrement tous les trimestres au lieu de tous les semestres, comme auparavant, commençant en avril 1886.

OCASION SPLENDIDE DE GAGNER UNE FORTUNE. DIXIEME GRAND TIRAGE, CLASSE K, DANS L'ACADEMIE DE MUSIQUE, A LA NOUVELLE-ORLEANS, MARDI, LE 12 OCTOBRE 1886. 197ème TIRAGE MENSUEL.

Prix capital - - \$75,000

100,000 Billets à cinq piastres chaque. Fraction en cinquantièmes en proportion.

LISTE DES PRIX

|                          |          |          |
|--------------------------|----------|----------|
| 1 Prix Capital de.....   | \$75,000 | \$75,000 |
| 1 " " " " " " " " " "    | 25,000   | 25,000   |
| 1 " " " " " " " " " "    | 10,000   | 10,000   |
| 2 Prix de.....           | 6,000    | 12,000   |
| 5 " " " " " " " " " "    | 2,000    | 10,000   |
| 10 " " " " " " " " " "   | 1,000    | 10,000   |
| 20 " " " " " " " " " "   | 500      | 10,000   |
| 100 " " " " " " " " " "  | 500      | 50,000   |
| 500 " " " " " " " " " "  | 100      | 50,000   |
| 500 " " " " " " " " " "  | 50       | 25,000   |
| 1000 " " " " " " " " " " | 25       | 25,000   |

PRIX APPROXIMATIFS

|                                 |         |       |
|---------------------------------|---------|-------|
| 9 Prix d'Approximation de \$750 | \$6,750 |       |
| 9 " " " " " " " " " "           | 500     | 4,500 |
| 9 " " " " " " " " " "           | 250     | 2,250 |

1907 prix s'élevant à.....\$205,000  
Les applications pour prix aux clubs doivent être faites seulement au bureau de la Compagnie à la Nouvelle-Orléans.

Pour de plus amples informations, écrivez libellément, donnant votre adresse au long.

MANDATS DE POSTE. Mandats d'Express, ou change sur New-York dans une lettre ordinaire, Billets de banque par Express (à nos frais) doivent être adressés

M. A. DAUPHIN,  
Nouvelle-Orléans, La  
ou à M. A. DAUPHIN,  
Washington D. C.

Faites les mandats de poste payables et adressez les lettres enregistrées à

NEW-ORLEANS NATIONAL BANK,  
New-Orléans, La

DESSINATEUR

—ET—  
GRAVEUR SUR BOIS

(Edifice de LA PATRIE)  
35, rue ST-GABRIEL, 35  
MONTREAL,

AVIS AUX MERES

Si votre sommeil est troublé la nuit par les pleurs et les cris d'un enfant qui souffre de sa dentition, hâtez-vous de vous procurer une bouteille de "Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants." Son efficacité est sans égale, et votre petit masde sera soulagé immédiatement. Ayez confiance, 6 mères, ce remède est infailible. Il guérit la dysenterie et la diarrhée, régularise l'estomac et les intestins, fait disparaître les coliques, adoucit les humeurs, réduit les irritations, et donne une énergie nouvelle à tout le système en général. Le Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants est agréable au goût et est préparé d'après la prescription d'une des plus grandes célébrités médicales parmi les femmes des Etats-Unis. — Il est en vente chez tous les pharmaciens, dans le monde entier. Prix 25 cts. par bouteille.